

projets ambitieux d'atteindre les ports de la Manche par l'armée du prince de Bavière; d'arriver à Paris par la vallée de la Marne et de prendre Verdun à la gorge par Epernay et Châlons, n'a actuellement d'autre préoccupation que de dégager ses armées et faire une retraite qui ne ressemble pas trop à une déroute.

L'opinion allemande commence à être surexcitée par l'insuccès de la dernière quinzaine que ses journaux n'ont pu réussir à lui cacher et au point de vue politique un avantage quelconque, tout local qu'il puisse être, est désirable et même nécessaire pour donner le change et maintenir la confiance du peuple dans la valeur de ses troupes. C'est pourquoi, comme un sanglier dans sa bauge, acculé à une limite qu'il ne peut franchir sans reconnaître sa défaite, Ludendorff se retourne et fait face avec l'énergie et la rage du désespéré. Il a le nombre, les armes et les munitions. Un demi-million d'hommes est resserré dans cette fosse de 35 milles sur 25. Cette masse pour se dégager peut et doit donner de rudes coups. A la guerre, ce n'est pas celui qui a le plus de petits succès, mais celui qui dure le plus longtemps qui finalement gagne la victoire.

Il est certain que le kronprinz veut conserver pour ses opérations futures, une partie du saillant compris entre Soissons et Reims, car tout en retirant il a encore augmenté les effectifs qu'il a déjà sous ses ordres par près de dix divisions qu'il a empruntées à son cousin de Bavière. De plus, ayant perdu la ligne de communication dont Soissons est la tête et celle de Fère-en-Tardenois presque au centre du saillant, il lui faut de toute nécessité, le temps requis pour retirer la grosse accumulation d'hommes et de matériel amassée depuis le 21 mars en vue des diverses offensives enrayées par les alliés.

Malgré ses plus grands efforts, la ligne alliée qui traverse le saillant par Oulchy et Fère-en-Tardenois se prolonge graduellement par Sergy, pris lundi, et Cierges, occupé mardi, tandis qu'à l'extrémité est, près de Reims, une forte attaque est repoussée à Ste-Euphrase. Le chemin de fer Paris-Châlons ne court plus de dangers. Paris et Verdun peuvent respirer à l'aise. Le Michel allemand ne baignera pas encore son masque barbare dans le champagne d'Epernay. Il n'est cependant pas assez pleinement sorti du périmètre qu'il a conquis pour être à l'abri de l'artilleur et du fantassin français.

Pour apprécier à sa juste mesure la victoire alliée, il faut se rappeler que lors de l'attaque du Chemin des Dames le 27 mai, l'Entente avait à peine 100,000 hommes à opposer aux 400,000 du général Von Boehm qui avancèrent de dix milles en un seul jour. Au 15 juillet, l'armée allemande, massée entre Château-Thierry et Reims comptait un demi-million d'hommes. A l'heure présente on estime que les Allemands commandent 71 divisions, ce qui, à 13,500 par division, chiffre normal, fait un total de près d'un million. Cette

augmentation d'effectifs prouve que le prince héritier a du faire appel à d'autres groupes d'armées, et d'autre part que le grand état-major allemand attache une sérieuse et grave importance à la situation actuelle.

C'est apparemment sur la rivière Vesle, en ligne directe de Soissons à Reims, que la résistance va se caractériser. Acculé à cette ligne, l'ennemi aura perdu toute la conquête qu'il a faite au prix d'un million de ses soldats, depuis l'offensive de mars. C'est ce qu'il veut éviter ou retarder le plus longtemps possible et ce qui explique la vigueur de sa contre-attaque hier, (mardi).

Pendant ce temps, le prince de Bavière fait les cent pas en face des troupes britanniques entre Ypres et Lens, et se trouve forcé à attendre jusqu'à la décision de la bataille Aisne-Marne. La saison avance. Si le général Foch continue sa pression l'automne sera sur nous et l'allemand aura manqué l'année 1918, pendant laquelle il se sera épuisé en efforts stériles.

Grand sera aussi son désappointement de n'avoir pu écraser les troupes franco-britanniques, avant la formation de l'armée américaine, qu'il a d'abord si méprisée et dont il est maintenant forcé, bien malgré lui, de reconnaître la grande valeur.

Cette armée qui dépasse maintenant le million atteindra au printemps le chiffre de deux millions. Une fois la supériorité numérique bien solidement établie de notre côté, adieu les rêves de Perrette pour le Kaiser. Les troupes américaines, encadrées par les bataillons français, se battent bien, s'entraînent facilement, acceptent gaiement les situations les plus périlleuses et acquièrent vite la réputation à laquelle elles ont droit, de soldats courageux et infatigables.

Sur les autres champs de bataille, il n'y a, chose étrange, qu'en Russie où la situation commence à donner quelque inquiétude aux Empires du Centre. L'intervention des alliés de l'Entente sur la côte mourmane, prend de jour en jour un caractère plus agressif. Bientôt, il est possible que nos troupes soient aux prises avec l'ennemi.

En Sibérie, l'attaque des Tchéco-Slovaques prend chaque jour une importance plus grande. Assurée de la sympathie active du Japon et des Etats-Unis, leur armée avance graduellement. Ils viennent de capturer Orenburg, capitale de la province de ce nom, d'où ils ont chassé les bolchevics.

Rappelons que les Tchéco-Slovaques sont les prisonniers de guerre autrichiens appartenant aux contingents de Bohême, de Moravie et de Yougo-Slavie, constitués en régiments avant la révolution russe et qui ont refusé de se dissoudre comme l'armée dans laquelle ils avaient été incorporés. Quittant la Russie blanche, l'Ukraine et les régions occupées par les Allemands, ils se sont maintenus en corps solides, disciplinés, sous les ordres de chefs énergiques et habiles et se sont portés au long du Transsibérien dont ils occupent les stations les plus importantes.